

capables de fonctions intellectuelles élevées et d'une libre manifestation de leur personnalité. » (Flechsig, *Étude sur le cerveau*, trad. Lévi. Vigot frères, éditeurs, 1898, p. 93.)

Si après cela, on observe que les physiologistes ont toujours considéré les centres frontaux comme présidant aux plus hautes facultés psychiques, il semble bien logique et d'accord avec les faits de considérer ces centres comme des centres de conscience psychique (c'est-à-dire pouvant servir plus spécialement à la connaissance du moi).

C'est d'ailleurs ce que tendra à nous prouver l'observation faite sur l'homme et qui, à ce point de vue, a une très grande valeur.

Voyons le cas d'un mineur américain dont l'histoire est relatée par D. Ferrier (*De la Localisation des maladies cérébrales*, trad. de Varigny, pp. 46 et s.) :

« P. Gage, âgé de vingt-cinq ans, barra un trou de mine au moyen d'une barre de fer pointue ; la charge éclate ; la barre de fer, la pointe en avant, traversa net le sommet du crâne, dans la région frontale, près de la suture sagittale. Ni paralysie, ni anesthésie, dit-on, mais changement profond du caractère. Or, d'après la relation de Harlow, ce mineur, jusqu'alors considéré par ses chefs comme un des meilleurs conducteurs de travaux, fut jugé incapable de continuer ses anciennes fonctions. L'équilibre, la balance pour ainsi dire, entre ses facultés intellectuelles et ses penchants instinctifs semblent détruits. Nerveux, irrespectueux, il jure maintenant de la façon la plus grossière ; il supporte impatiemment la contrariété et n'écoute plus les conseils des autres ; à certains moments, il est d'une obstination excessive, bien qu'indécis et capricieux. C'est un enfant pour l'intelligence, un homme pour les passions et les instincts. Chacun dit : « Ce n'est plus Gage. »

« Le caractère irritable et violent dans les lésions du lobe frontal a été encore noté dans des observations de *Congreve-Selwyn*, *Lépine*, *Davidson*, etc., ainsi que la nature purement réflexe des mouvements. Dans le cas de *Baraduc*, un vieillard dont les trois circonvolutions frontales des deux hémisphères furent trouvées atrophiées, se promenait constamment en rond,

ramassait ce qu'il rencontrait, ne parlait plus et était tombé d'ailleurs dans un état de démence complète. Depuis assez longtemps, mon attention ayant été attirée sur ce point, j'ai pu réunir moi-même un certain nombre d'observations qui s'accordent à montrer l'existence du caractère irritable et violent dans les lésions des lobes frontaux. » (J. Soury, *les Fonct. du cerveau*.)

## CONCLUSIONS

Qu'allons-nous tirer de tout ce chapitre? Quelles conclusions apporterons-nous? Nous pourrions dire tout d'abord que la conscience suppose la sensation, et que, toutes les fois qu'il y a conscience, il y a sensations, élaboration de sensations ou bien remémoration de sensations.

Mais la conscience, comme l'ont définie les philosophes, c'est la connaissance du moi, l'observation, l'analyse de soi-même.

Comme la pensée, elle existe chez les animaux, mais à un degré moindre. Elle marche parallèlement avec le développement du cerveau, et c'est seulement chez l'homme, où l'élaboration beaucoup plus considérable de la pensée permet d'arriver à des connaissances élevées, que la conscience est réellement claire et s'affirme d'elle-même; elle varie selon les races, elle est éducable.

Avec des sensations plus ou moins anormales, avec des associations de sensations plus ou moins incoordonnées, dépendant peut-être d'une incoordination des centres d'association; avec une éducation mal comprise, avec le hasard des circonstances et des excitations tout à fait indépendantes de l'être, celui-ci (nous l'avons vu avec Taine) peut arriver à une conception tout à fait monstrueuse du moi.

« Mais, si l'évolution progressive de la conscience marche de

pair avec l'évolution progressive de l'intelligence, il ne faut pas cependant confondre la conscience avec les autres phénomènes intellectuels. C'est une fonction tout à fait spéciale, une complication surajoutée au mécanisme psychique; ce n'est pas la psychologie tout entière. Nous pouvons considérer des mécanismes admirables, accomplissant des actions dont la finalité est profonde, et qui cependant sont dépourvus de conscience. Les évolutions des abeilles, qui se font probablement sans conscience sont d'un ordre psychique extrêmement élevé. Ce qui manque aux abeilles, c'est la *connaissance du moi*, et je ne saurais vraiment décider la question de savoir si c'est une réelle supériorité. On peut concevoir l'existence de puissantes intelligences avec une mémoire du *moi* très peu nette; de même que la mémoire du moi très nette, avec des sensations vives et des efforts puissants, n'est pas toujours le signe d'une grande force intellectuelle, dans le sens vulgaire du mot. » (Ch. Richet, *Psych. générale*, p. 120.)

Nous ajouterons que les expériences de Goltz sur les lobes antérieurs du cerveau des chiens, que les travaux de Flechsig sur ces mêmes parties du cerveau de l'homme, renforcés d'un certain nombre d'observations fort curieuses, sembleraient prouver que ces centres — qui jouent un rôle d'inhibition psychique — sont dans un rapport assez sensible avec le phénomène de conscience tel que nous l'avons conçu.

Mais nous ne sommes pas d'accord avec M. Ch. Richet, disant « qu'il ne saurait vraiment décider la question de savoir si la connaissance du moi est une réelle supériorité. »

Pour nous, la connaissance du moi, claire, nette, bien coordonnée, est une élaboration psychique par excellence; elle fait que l'homme n'est pas un automate, qu'il s'analyse, qu'il peut arriver aux plus hautes conceptions de sa personnalité et s'observer pensant.

C'est la *coordination nécessaire* qui fait que la conscience humaine a évolué si lentement à travers les siècles. L'humanité, sans cesse renouvelée, recommence sans cesse l'éducation de

sa conscience ; heureusement, elle peut transmettre par les livres les connaissances qui sont ses conquêtes et celles des siècles passés. Continuellement remises sur le chantier, toujours élaborées de nouveau, ces connaissances arrivent à une coordination que les cerveaux sainement coordonnés acceptent comme étant en harmonie avec leurs pensées et sont admises alors comme des vérités.

Mais avant d'atteindre la Vérité, que d'incoordinations ! Ce n'était pas sans difficulté que l'esclave dont parle Taine arrivait au terme qui lui était assigné. Ce n'est qu'après mille erreurs corrigées par ses éducateurs qu'un jeune cerveau arrive à la solution coordonnée d'un problème.

Que de milliers de siècles ne faudra-t-il pas encore pour que toutes les connaissances humaines soient sainement coordonnées, et, si jamais luit la Vérité idéale, ou du moins une parcelle de cette Vérité idéale, combien n'y aura-t-il pas encore sur la terre de cerveaux humains incapables de l'entrevoir ?

---

## VOLONTÉ

---

- I. — Définitions.
  - II. — La volonté n'est pas libre.
  - III. — La volonté n'est pas une faculté.
  - IV. — La volonté n'est pas une force d'inhibition.
  - V. — La volonté, résultante de forces.
  - VI. — De l'éducation dans la volonté.
  - VII. — Quelques faits discutés.
  - VIII. — Conclusions.
-